

## Actualité Société

# Aux racines de la violence juvénile

**DÉNI** La psychologue clinicienne Marie-Estelle Dupont revient sur la mauvaise lecture politique de la violence des mineurs

Depuis la jeunesse sacrifiée de 1914-1918 jusqu'aux adolescents endoctrinés d'aujourd'hui, la psychopathologie des adolescents n'a fait que croître, comme les prescriptions médicamenteuses qui n'ont nullement atténué leur violence. L'ampleur et la répétition des actes barbares, déshumanisants, et non plus simplement provocateurs et transgressifs, sont pour le moins sidérantes.

Face à cela, le corps social semble démuné. Et pour cause : l'anthropologie à l'œuvre depuis la Seconde Guerre mondiale a sapé les éléments de cohésion sociale. Lorsqu'on feint d'ignorer la nature de qui l'on gouverne, comment bien le gouverner ? Matérialisme effréné définissant l'homme par ses conduites et le guidant à coups de « nudges », indifférenciation des générations pour mieux interdire d'interdire, abandon des valeurs chrétiennes altruistes, déspiritualisation, disqualification de la figure paternelle, augmentation des divorces avec trop d'enfants pris en otage, diminution de la lecture et de la culture au profit des divertissements de masse virtuels, baisse du vocabulaire et maîtrise insuffisante du langage pour élaborer ses émotions, panne de l'ascenseur social, idéologie diversitaire voulant croire que des cultures et des anthropologies radicalement différentes cohabiteront par magie, disqualification de tout ce qui a de la valeur au profit de ce qui a un prix... Les

notions d'Œdipe et de surmoi développées par Freud dans la Vienne du XIX<sup>e</sup> siècle ne fonctionnent pas avec toutes les cultures et toutes les anthropologies.

Il y a vingt ans, nous constatons déjà en pédopsychiatrie l'augmentation d'une violence polymorphe, accompagnée de polytoxicomanies, chez des jeunes de plus en plus jeunes et pas nécessairement issus de milieux très défavorisés matériellement, mais affectivement et psychologiquement précaires. Le rôle de la famille est toujours premier : carences et traumatismes, violences conjugales,

## « Les parents doivent répondre des actes de leurs enfants »

alcoolisme, addictions, sont quasi systématiques dans l'anamnèse des délinquants. On trouve également un fonctionnement familial clanique, souvent sans figure paternelle, ou alors tyrannique et non dispensatrice d'interdits structurants auxquels elle se soumet elle-même.

L'empathie est une compétence sociale qui se développe dans les interactions précoces. À l'inverse, un enfant incapable de déchiffrer les émotions de l'autre sera effrayé,

au point de se sentir menacé et « contraint » d'agresser pour se protéger. Ce travail d'humanisation, lorsqu'il n'est pas fait dans la famille, ne pourra se faire entièrement à l'école, mais l'école a des choix courageux à faire pour se réformer et rappeler la loi qui fait défaut chez l'élève. Non par des cours d'empathie, mais par une instruction exigeante, qui remet le savoir au cœur et protège des idéologies toujours synonymes de régression psychique, de manichéisme et de peur, un respect non négociable du professeur et des élèves, une exclusion du harceleur et non de la victime, bref, des valeurs et priorités « remises à l'endroit ». L'école ne fera pas tout face aux tentations communautaristes et aux îlots claniques, mais c'est un barrage essentiel à reconstruire. On sait la corrélation entre la baisse du niveau de langage et l'augmentation des passages à l'acte.

Il est urgent de penser envers et contre la barbarie qui sidère, et dont on veut nier les racines par une forme de fuite en avant mêlée de déni. Nous avons sous les yeux la conséquence des choix politiques depuis quarante ans : il manque à cette jeunesse des

figures d'autorité qui reposent non sur la force mais sur la légitimité. Celle d'une personne qui incarne le respect de certaines valeurs, de certains interdits et qui protège les nuances, envers et contre la tentation de l'idéologie, toujours destructrice de liens.

L'explosion des conduites violentes est concomitante de la régression de la société entière : tout est indifférencié et interchangeable, le désir doit être tout-puissant sous peine de se sentir persécuté. Là où les adultes sont incapables d'apprendre aux enfants à renoncer à la satisfaction immédiate et à prendre confiance en eux dans un agir sain (intellectuel, sportif, artistique...), les mineurs plongent tête baissée dans un narcissisme défensif tous azimuts. Leur égoïsme défensif est alors sans limite, et ils déchargent sur l'autre – qu'ils n'estiment pas plus qu'eux-mêmes – leur violence. D'autant que la haine est érotisée sans expérience d'amour réel : non pas le sentimentalisme, mais l'attachement sain qui sait qu'un oui engage, et qu'un non doit tenir bon. Car si les jeunes traînent dehors le soir, c'est parfois, souvent, parce qu'ils y sont mieux que chez eux. Parmi tous ceux qui ne sont pas des terroristes endoctrinés, combien vont chercher chez le « flic » un contenant paternel, parce que le géniteur, violent, inconsistant ou parti, leur signifie leur non-valeur absolue ? Alors, ils s'agglutinent comme autant d'orphelins terrorisés, qui se fantasment tout puissants pour sentir à nouveau des limites et une prise sur le réel. Le confinement a révélé la réalité de ces sphères familiales irrespirables.

À cela, la classe politique tout entière répond de la mauvaise manière. Une certaine gauche choisit le déni sentimentaliste. C'est dangereux parce que nier la violence est une violence absolue, qui dénie autant le vécu des victimes que les besoins réels et non fantasmés de toute une génération. La droite, elle, semble vouloir devenir intrusive avec l'autorité familiale quand elle fonctionne encore, reprendre une posture martiale, quitte à nier la spécificité du mineur. Ce dernier est le résultat des choix que l'environnement lui offre ou lui refuse. Personne ne fait le pas de côté pour remettre en question nos choix en matière d'éducation, d'instruction, de culture,

d'immigration, de psychiatrie... L'ordonnance du 2 février 1945 sur l'enfance délinquante, signée par Charles de Gaulle, avait pour préambule : « La France n'est pas assez riche d'enfants pour en perdre un seul. » Son esprit semble depuis longtemps oublié.

La réforme du Code pénal laisse au juge la décision de trancher sur le discernement du jeune : c'est confondre la place du juge et celle du psychiatre, et risquer une sanction inefficace car inadaptée. Si l'acte doit déterminer la peine sans autre considération, pourquoi un procès ? Il est intéressant, en revanche, de rendre les parents responsables plutôt que d'abaisser l'âge de la majorité pénale, ce qui reviendrait à dire : « Comme on n'arrive pas à vous éduquer, on va décider que vous êtes adultes plus tôt. » Il faut

## « La société du QR code, déjà là, ne résout pas l'insécurité »

drat évidemment supprimer les allocations systématiques, mais aussi que la sanction d'isolement inclue le parent. Autrement dit que les parents soient sommés de répondre des actes de leurs enfants et ce, dès le premier acte criminel. Même chose avec l'adolescent : ce qui importe, c'est l'immédiateté de la sanction, et le contenu de l'enfermement : qu'y apprend-il ? Comment est-il formé et encadré pour diminuer le risque d'embranchement à la sortie ?

Il semble manquer, au niveau politique, une recherche de piste autre que l'escalade vers une société de contrôle qui ne frappera pas les délinquants ou « barbares » mais les honnêtes gens qui finiront par l'appeler de leurs vœux, épuisés de vivre dans la peur. Or la société du QR code, déjà là, ne résout pas l'insécurité. Ni le contrôle, ni la camisole chimique ne régleront le problème. Pas plus que l'argent. Il faut mieux l'utiliser et s'armer de patience : de nombreuses années et des ruptures radicales de choix de société seront nécessaires pour redresser la barre. ●

MARIE-ESTELLE DUPONT



Scène de violence à Marseille, suite à la mort de Nahel, en juin 2023.

SIPA



ÊTRE PARENTS EN TEMPS DE CRISE  
MARIE-ESTELLE DUPONT  
GUY TRÉDANIEL  
216 PAGES, 17 EURO